

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 14

Artikel: N'y touchez pas !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'ai trouvé, là aussi, matière à observation. Se doute-t-on toujours des dessous de notre société brillante, laquelle, comme les jolies femmes, aime à sauver au moins les apparences? Que de misère, mon Dieu! On reste étonné lorsqu'on se donne la peine d'aller au fond des choses.

Ainsi, tenez, je vis entrer, un jour, une femme âgée chez « ma tante ». Elle s'écroula sur un banc, dans l'attitude humble et résignée de tous les naufragés de la vie. Elle offrait un instrument sur lequel on consentait à lui prêter une modique somme.

Et comme l'employé éprouvait quelques doutes, il demanda, étonné de voir un tel instrument en de si vieilles mains:

— Cet objet est bien à vous, je suppose?

La femme eut un geste indigné.

— Certainement!... Il est à ma fille, nous vivons ensemble.

Obligée de donner son nom, elle hésita, puis donna son nom de fille, dans la honte de se voir inscrite dans ce maudit registre, préférant, la pauvre femme, dans son trouble, s'entendre dire — Mademoiselle — vivant avec sa fille, plutôt que de livrer son véritable état civil. Et toute cette comédie pour quelques francs.

Entre une autre dame qui se trouble en voyant une connaissance. Elles s'abordent, cependant, comme deux personnes que le même malheur rapproche.

Et tandis que l'employé remplit un formulaire, j'entends le dialogue suivant. La vieille dame fait le poing en disant, tout bas, à son interlocutrice :

— Si vous saviez ce que je suis colère! — Voilà la troisième fois que je viens ici pour un maudit pensionnaire qui n'a jamais un sou. Et il faut que je lui fasse ses détestables commissions:

— Pourquoi le faites-vous?

— Sans doute, je suis bien trop bonne; je cours le risque de rencontrer ici des connaissances, qui penseront toutes sortes de choses qui ne sont pas.

— C'est fort ennuyeux, en effet!

— Aussi, c'est la dernière fois que je le fais... Et pensez qu'on avait l'air de me prendre pour une voleuse, en me demandant si cet objet m'appartenait... C'est ça qui est humiliant!

— Ma foi oui... Voyez-vous, ma chère dame, chacun a ses petits ennuis; moi, je viens retirer des choses qu'on m'a volées, il y a quelque temps; après les avoir cherchées partout, j'ai appris qu'elles étaient ici... Pensez donc, si l'on peut...

La vieille dame s'en alla, comme elle était venue, affaissée dans son châle de vieille pauvre, heureuse, au fond, d'avoir excusé sa présence aux yeux de l'autre. Et, en regagnant son logis, elle pensait, non sans une pointe de méchanceté:

— ... Ici, cette dame-là!... Et ça ne vous sauve même pas en rue! C'est ça qui va lui rabattre sa fierté!... Heureusement qu'elle ne se doute pas que j'y suis venue pour moi!...

CH. GAB. MARGOT.

Porquiè la Fanchette aô sergent sè rémaryiè.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Ai-vo oyu dere que la Fanchette aô sergent volhiavè sè rémarià? et avoué lo tambou, onco. Parez que lè veré. L'hussié a teri l'oroblie à mon bouébo, stu matin, quand lè z'a peindu, po que s'in rassovignè. Yin cognaisso cauqués z'on que volhian avai daô mau dè s'in ravai, dè cliaque.

Assebin, coui l'arai sondzi? La Fanchette que seimbyavè tant désolayie, l'aoton passâ, quand lo sergent est moo; que ne botsivé pas

dè tschurlà dzor et né, qu'on l'oïessai du dézo laô fenitrè, et qu'à l'avi que vayaï cauquon saillyessai vito son motschaô dè catsette po sè panâ le ge et fasai in sè lameintin: Aeh! mon Vito, mon pourro Vito! S'pire lo bon Diu m'aval fê la charitâ dè mè prindre avoué li!

Et cein que l'a répondou à Féli dè la Crai (on vilhou volet, avoué coui lè zua aô catsimo, et que la guegnivè bin prau din ci teimps) — et cosse ne l'ai a pas mé dè quinzè dzo — que coudessai dinche l'ai dere po la réviqualà: « Fanchette, faut té fêre ona rézon, n'a pas pliorâ on répé à n'on'autro. Te vaô tè boulrâ lou fédzo. Saret tristo à te n'âdze, quand on a kazu adi totè sè deints... Allein! tè faut répringre coradzo!... Pu, te sâ, on a z'âo zu vu d'ai z'hommo... et d'ai fennés, dè cinquant'ans et mé (la Fanchette approutsé d'ai soissântè) férè onco babelylò mo menstre!... Mimamein...»

— Te possibly aô mondo, Féli, quié dis-tou quie? Sté pliy, kais'tè... Te ne paô pas savai cein que lè, tè... On homme quemin lo sergent!... jamé, na, jamé ne pori... Ah! ouais!... Aô bin fudrai... Ah! na... Aeh! se Vito no z'oïessai?... Pu s'iré remesse à ployrâ quemin on infant.

Cein que m'ebayiè lou mé lè que volhiè lo tambou. On carnassier dè vévo qu'a boulrâ sa fenna à petit fû (se l'in a vu la pourra Lisette! et que dai sè trovâ ben'irausa, ora, aô cemete... tiro ne pleye rin oûrè). Preindré lo tambou! Ona tsaropa, on minna-mor, qu'a atan dè dévallès qu'on tsin dè pudzés et que n'a rin dè bon que lo pétro et la lingua, so dit sa ballachéra que ne paô ni le vaire ni le cheintre. Qu'a douù frâre aô chalvei, ona chéra à la tsardze dè la kemouna, et (hélâs! mon Diu, lè pourro bouébo ne savan pas qu'le l'aférè) ona beinda d'infants qu'an ti meilliaô appétit lè z'on que lè z'autro.

Na, ne comprigno pas la Fanchette, et l'a daô bounheit dè n'îtrè pleyqua dzouvena (oi, ma fail!) sin quiet fudrai preindré d'ai z'ourcilyiè et l'ai lèvâ sa rôba. Li, qu'a été felhie solletta, qu'avai prai lo sergent damachein que l'étai on'valet tot solet assebin, que n'a jamé nion zu panâ que sa pouponna, qua on dominnou franc et qu'dè bouna mézon... pouai s'acouquelhi avoué clyâ cassibraillie?... Lè bré mè tsizan, vaidé-vo! Octave CHAMBAZ.

(La fin degando que vint.)

Encore les décorations.

Le soldat Grognuz vient d'écrire au Département militaire fédéral la lettre suivante:

« Je suis titulaire d'une plaque sur laquelle on lit: *Commissionnaire autorisé*. J'aime à croire qu'elle ne rentre pas dans la catégorie des distinctions visée par votre circulaire, non plus que le grand cordon que je tirais lorsque j'étais concierge à Paris.

» J'ai obtenu, en outre, une médaille de sauvetage pour avoir arrêté un cheval-vapeur emporté dans le détroit de Gibraltar. Ne voulant pas susciter des difficultés diplomatiques à mon pays en retournant cet ordre de chevalier à la reine Victoria — qui est, du reste, décédée dès lors — je préfère vous envoyer ma démission de fantassin à la 4 du 8, et vous annoncer que je rentre désormais dans la vie civile.

» Vous pourrez donc faire ramasser mes frusques militaires à mon domicile.

» Croyez que ce n'est pas sans regrets que je quitte cette belle infanterie où j'ai fait toute ma carrière et où j'aurais pu obtenir tous mes grades, si mes supérieurs n'avaient pas nui à mon avancement. »

Pour copie conforme.

Z.

Vie errante.

C'est peut-être une faiblesse, mais ces grandes guimbardes de couleur criarde, peintes en bleu, en jaune, en vert, percées de petites fenêtres, où bohémiens et saltimbancques passent leur vie, exercent sur moi une mystérieuse attraction. En les suivant des yeux, je me prends parfois à envier cette vie errante, mais *libre* et dont le plus grand avantage est de laisser une large part à l'imprévu.

Notre civilisation est trop étroite; à chaque pas on s'y heurte à quelque loi, quelque respect des convenances, sans compter cette herbe folle qui de plus en plus envahit tout et qu'on appelle les impôts. Dans ma roulotte, car j'ai vite fait d'en posséder une en imagination, je suis un véritable autocrate. Au fond, la chambre à coucher; à l'entrée, le salon sur la porte duquel on reçoit les visites: faute de chaises, asseyez-vous sur le marchepied. Ce marchepied vaut à lui seul son pesant d'or; à l'approche de quelque visage ami, vite on le baisse, mais si la visite est importune, plus vite encore on le relève et cela signifie mieux que ne saurait le faire la servante la mieux stylée, le mensonge conventionnel: « Madame est sortie ». Entre l'alcôve et le salon, la pièce utile, cuisine et salle à manger tout à la fois, où je fais cuire, dans le plus profond mystère, quelque poule, salaire de mes dires de bonne aventure, ou des carottes, châpardées au bord d'un champ. Par exemple, ça manque de griez; quant à la cave, une caisse maintenue par une corde sous la voiture la remplace.

Nous voilà prêts pour le départ. Où aller? nord ou sud, est ou ouest? Je m'en rapporte à mon cheval, un petit roux au poil hirsute qui ne se trompera pas, lui. Il ira là où le soleil est le plus gai, les prés les plus embaumés, et il évitera les gendarmes, car la maréchaussée a, pour nous autres ambulants, je le constate les yeux humides, une sympathie très limitée. A chaque rencontre, c'est un rude: « Vos papiers? d'où venez-vous? vos moyens d'existence? »

— Mes moyens d'existence? mais, mon cher Pandore, ils me sont tous bons, pourvu qu'ils unissent à peu de travail, beaucoup de profits. Dire la bonne aventure, égayer d'une chanson les rondes villageoises, découvrir les sources et recouvrir les plaies, pousser même quelquefois le mépris de la fatigue jusqu'à escamoter des œufs et des mouchoirs. N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour justifier mon droit de vivre, ô gendarme sévère qui, toi-même, n'es heureux que lorsque tu respires la poussière des grandes routes! Et n'est-ce pas délicieux de pouvoir dire comme le disait Sosie à son Sosie: « Mon sort est d'être homme et de parler; je suis maître ou valet, comme il me prend envie; et mes pas me conduisent où j'ai dessein d'aller? » Quand je dis mes pas, c'est une métaphore, c'est ceux de mon cheval qu'il faudrait dire.

ELEONORE BICHELER.

N'y touchez pas!

Aujourd'hui, tout est à l'électricité et ce n'est pas sans raisons que tant de gens se plaignent que nous vivons trop rapidement. Que voulez-vous, il faut courir avec son temps, et puisque c'est maintenant l'électricité qui commande, soumettons-nous. Mais, comme il est toujours bon de savoir à qui on a affaire, voici quelques renseignements bons à rappeler:

Au cours d'une intéressante conférence faite à Londres, dit le *Petit Parisien*, M. A.-P. Trotter, ingénieur-conseil du Board of Trade, dont les fonctions consistent principalement à inspecter les installations électriques urbaines des tramways du Royaume-Uni, a donné de très



curieux renseignements sur les sensations qu'on éprouve si, d'aventure, l'on vient à toucher un conducteur métallique parcouru par un courant à haute tension.

M. Trotter affirme d'abord qu'à la condition que l'on soit chaussé de bottines bien sèches, sans clous, c'est-à-dire vous « isolant » complètement du sol, on peut prendre impunément dans ses mains un fil débitant un courant de 500 volts, ce qui correspond à la force électro-motrice nécessaire pour la traction des tramways. Si les semelles sont mouillées ou si, marchant sur le rail, l'on vient à être touché par le conducteur métallique, — en cas de rupture du trolley, par exemple, — l'impression ressentie est pareille à celle d'une brûlure intense, sans commotion appréciable.

Pour les courants de faible intensité relative, suivant M. Trotter, on ne ressent rien ou presque rien jusqu'à 8 milliampères. A partir de 10 milliampères, la sensation devient douloureuse, et au-dessus de 35 milliampères, elle est absolument intolérable. Celle-ci, d'ailleurs, chose bizarre, diminue avec la densité du courant, autrement dit avec l'étendue de la surface de contact. C'est pourquoi, contrairement à ce que l'on croit habituellement, un conducteur électrique saisi à pleine main vous cause un *shock* bien moins brutal que si vous y posez seulement le bout du doigt.

Et vous, rats et souris, garde à vous !

Le fée électricité, qui opère tant de prodiges, condescend aujourd'hui à un rôle plus modeste, celui de nous débarrasser de la gent trotte-menu, fléau de nos habitations. Un inventeur américain lui a récemment demandé son concours pour la destruction des souris et des rats.

C'est par l'électrocution que périssent les rongeurs assez imprudents pour se risquer sur la plate-forme conductrice de l'appareil, et assez gourmands pour mordre à l'appât suspendu à un arc de cercle par l'intermédiaire d'une tige également conductrice. De sorte que l'animal lui-même, en fermant le circuit, établit la communication électrique et reçoit la décharge mortelle. Un courant de 60 à 80 volts est suffisant pour tuer même les plus gros rats.

Une ancienne coutume.

Un de nos bons vieillards nous raconte qu'autrefois, lorsqu'une jeune fille quittait le toit paternel pour se marier, elle se mettait toujours à pleurer à chaudes larmes.

Pour la plupart, sans doute, ces pleurs étaient très sincères.

Quoi qu'il en soit, au moment où époux et invités se rendaient à l'église pour la bénédiction nuptiale, le père, la mère ou, à leur défaut, quelqu'autre parent de la jeune épouse, lui récitait le couplet suivant :

Plliora ! plliora ! pourra ball'épâosa !
T'as biq dè quei tant plliorâ.
La maison dè ton père
Té faut la quittâ!
Bézè lo coumacllio,
Po lo premi iadzo,
Bézè lo tui dâo pot,
Po lo derrai dzo !

En français : Pleure ! pleure ! pauvre belle épouse ; tu as bien de quoi tant pleurer ; la maison de ton père, il te faut la quitter. Embrasse la crêmaillère, pour la première fois ; embrasse le fond du pot, pour le dernier jour.

**

Le serment des apothicaires.

Nous avons publié dernièrement le serment qui était prêté par les hôteliers du Pays de

Vaud sous les Bernois. Voici maintenant la formule du serment que les apothicaires de France prenaient dès le xiv^e siècle :

« Je jure de ne médire d'aucuns de mes anciens maîtres, docteurs, pharmaciens ou autres, quels qu'ils soient ;

De supporter tout ce qu'il me sera possible pour l'honneur, la gloire, l'ornement et la majesté de la médecine ;

De ne pas enseigner aux idiots et ingrats les secrets et raretés d'icelle ;

De ne rien faire témérairement sans avis des médecins, ni dans l'espérance du lucre ;

De désavouer et de fuir comme la peste la façon de pratiquer scandaleuse et totalement pernicieuse, de laquelle se servent aujourd'hui les charlatans, les empiriques, les souffleurs d'alchimie, à la grande honte des magistrats qui les tolèrent.

Le Seigneur me bénisse tant que j'observerai ces choses ! »

Ce serment, qui a la saveur d'une page de Molière, est intéressant en ceci qu'il montre que depuis une époque des plus reculées la profession de pharmacien était une dépendance de la profession de médecin.

Le paradis des femmes.

Quel pays doit être considéré comme le paradis des femmes ? Une importante revue de Londres a posé récemment cette insidieuse question à ses lectrices, lesquelles, en leur qualité d'Anglaises, ont toutes plus ou moins voyagé de par le monde, et voici les réponses obtenues par l'initiateur de ce plébiscite féminin :

Le paradis des femmes est incontestablement les Etats-Unis d'Amérique où, suivant la majorité des opinions exprimées sur ce sujet, les filles d'Eve, qu'elles soient célibataires ou mariées, ont le maximum de liberté et sont entourées d'un culte respectueux dont les mœurs d'aucun autre pays ne peuvent donner l'idée.

Au second rang — car il a fallu établir un classement — vient l'Angleterre, où, depuis une cinquantaine d'années surtout, les femmes ont conquis la plupart des « droits de l'homme ». Puis viennent, toujours dans l'ordre du plébiscite, l'Autriche, la Suède, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, la Russie, le Mexique, le Brésil et, tout au bas de l'échelle, la Turquie, où, paraît-il, les femmes s'ennuent à mourir...

Quant à la Suisse, elle ne figure même pas dans la liste.

Boutades.

Au chevet d'un malade.

DOCTEUR X. — J'affirme que monsieur n'a qu'une dilatation d'estomac.

DOCTEUR Y. — Mon cher frère, je crois que le foie est atteint.

DOCTEUR X (nerveux). — C'est ce que nous démontrera l'autopsie.

Lundi de Pâques.

M. et M^{me} R... ont fermé boutique et s'accordent une partie de plaisir. Ils s'en vont à Fribourg ; ils ont là une vieille tante, qui ne les attend point.

Monsieur, moulé dans un coin du wagon, lit le *Conteur*. Madame, le nez collé à la fenêtre, suit machinalement des yeux la course échevelée des maisons, des arbres et des poteaux du télégraphe.

Après un long silence :

— Ernest, prête-moi, je t'en prie, le journal un moment.

— Oui, ma chère, au prochain tunnel.

Un passant bouscule par mégarde un ivrogne qui festonne sur le trottoir.

— Hé ! là, pas besoin de me pousser, murmure celui-ci, je tomberai bien tout seul.

Bizarrie *équestre* de la langue française : Apprenant une nouvelle frasque de son fils, M. C... s'écrie :

— Cette fois, c'en est trop. Je m'en vais lui flanquer un *galop* pour le mettre au pas.

Echo de la dernière élection :

— Moi, voter pour un candidat qui ne dit jamais un mot dans une réunion, pour un mutet, pour un aphone !...

— Raison de plus pour lui donner votre voix.

A l'examen, l'expert — un bon gros monsieur, à la face rubiconde, au nez cramoisi — à un élève :

— Dis-moi, mon ami, qui, le premier, a découvert que la terre tourne ?

L'élève, avec un sourire malicieux. — Noé.

Confidences féminines.

— Et ton mari ?

— Toujours violent. Hier, il m'a encore donné une calotte.

— Ah !

— Mais immédiatement, comme toujours, il est allé m'acheter une bague superbe pour réparer sa faute.

— Alors, à tout coup l'on gagne...

Tandis que partout on célébrait le centenaire de la naissance de Victor Hugo, quelqu'un vint nous demander si peut-être, dans nos archives, nous possédions quelques détails peu connus sur le grand poète. « Je viens, dit-il, de la bibliothèque où j'ai consulté la collection des journaux de 1802 à la date du 20 février, jour de la naissance de Victor Hugo... Eh bien, mon cher, croiriez-vous qu'à cette époque les journaux étaient si mal faits, qu'il n'y en a pas un seul qui mentionne cet événement capital !

Entre pauvres diables :

— Tu n'aurais pas une pièce de cent sous dont tu ne saurais que faire ?

— Si, la voilà...

L'autre, après l'avoir regardée :

— Mais elle est fausse !

— Dame ! tu me demandes une pièce dont je ne sais que faire !

Le train des grands bois. — Tous nos journaux ont annoncé l'arrivée de la première voiture type-tram pour le chemin de fer *Lausanne-Moudon*. Très prochainement, arriveront encore trois autres voitures semblables. La Compagnie espère mettre les tronçons *Savigny* et *Mézières* en exploitation à partir du 1^{er} mai. Quant au tronçon *Mézières-Moudon*, elle fera tout son possible pour le mettre en exploitation en juillet.

Nous saluons avec joie l'ouverture de ce chemin de fer. En été particulièrement, il sera très apprécié des Lausannois. Une seule question est encore en suspens : l'entrée en ville, à Lausanne. Cette question a provoqué un petit conflit entre les T-L et le L-M. Espérons qu'il se résoudra à l'amiable, pour le plus grand bien des deux compagnies en cause et du public surtout, qui trop souvent est la dupe, en pareille occurrence.

Kursaal. — *Bertin* nous reste encore quelques jours. Osera-t-il jamais nous quitter ? Ses amis de Lausanne ne le lui pardonneraient pas. En tout cas, il ne saurait se plaindre d'eux. Tous les soirs, il voit une salle comble applaudir. Il faut bien dire aussi qu'il n'est pas seul à satisfaire son public. D'autres attractions pâlissent un peu devant son nom, qui, cependant, ont aussi très grand succès. Au *Kursaal* donc, et toujours.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard*.